

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Band:** 17 (1872)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Mode d'attaque de l'infanterie prussienne dans la campagne de 1870-71 [fin]  
**Autor:** Wurtemberg, Guillaume de  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-333032>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**MODE D'ATTAQUE DE L'INFANTERIE PRUSSIENNE DANS LA CAMPAGNE  
DE 1870-71.**

*Par le duc Guillaume de Wurtemberg. (Fin).*

Les combats de la première période de la campagne de 1870 nous présentèrent la preuve irréfutable que l'attaque en ligne des colonnes en terrain découvert était un sacrifice d'hommes inutile.

Mais on ne pouvait pas non plus proscrire complètement l'attaque en terrain découvert et arriver au but par l'emploi exclusif des mouvements tournants qui sont souvent impossibles dans les grandes batailles.

Il fallut donc trouver une nouvelle formation d'attaque. Elle fut réglée par les commandants de la garde et du 3<sup>e</sup> corps et appliquée avec succès au Bourget.

A la prise du Bourget (au nord du fort d'Aubervilliers, près de Paris), le 30 octobre 1870, la garde se trouva en position d'essayer la nouvelle manière de combattre. — Je veux peindre le plus succinctement possible ce combat et le mode d'action, auquel on pourrait du reste trouver quelque ressemblance avec le système, dont M. le général major, baron Mondel, fit l'application à une manœuvre d'automne de 1869, au mont Dachlowitz.

Au combat de Querrieux sur l'Hallue, au nord-est d'Amiens, le 23 décembre 1870, Manteuffel attaqua la forte position de Faidherbe, dont j'ai déjà parlé, avec 25,000 hommes à peine, dont le front occupait 5/4 de mille, de sorte qu'il y avait à peine 2 hommes par pas.

A la fin de l'attaque concentrique sur la forêt d'Orléans, nous trouvons les troupes du prince Frédéric-Charles et du grand-duc de Mecklembourg dans la formation la plus profonde que les Prussiens aient prise dans cette campagne. Elle avait cependant encore une étendue de 2 milles pour des forces de moins de 100,000 hommes, c'est-à-dire moins de 5 hommes par pas, pendant qu'au commencement du combat on en comptait seulement 2.

Au Mans, le 11 janvier 1871, le 3<sup>e</sup> corps d'armée occupait une longueur exacte de 8000 pas, et sa force était de 16,000 hommes. Toutes les troupes qui combattirent dans cette journée, à l'exception du 13<sup>e</sup> corps qui fut détaché, prirent une formation un peu plus serrée, parce que le 10<sup>e</sup> corps ne vint pas tout entier se déployer. On peut estimer l'espacement à 5 hommes par deux pas.

Enfin, à Saint-Quentin, le 19 janvier 1871, il y avait au commencement de l'action environ 30,000 hommes pour 5 milles, ou 6,000 par mille, mais à la fin seulement 30,000 hommes pour 2 milles, ou 3 hommes pour 2 pas.

Il faut cependant se garder, parce que les Prussiens ont réussi, d'en tirer une conclusion pour le succès futur de cette tactique.

Il vaudrait mieux rechercher d'abord ce qui n'a pas réussi aux Français et pourquoi ils ont échoué. Il est un fait certain, c'est que presque aucune attaque des Français n'a abouti contre des murs ou des retranchements défendus par les Allemands. Les Français n'obtinrent que quelques succès d'avant-postes, pendant qu'un nombre dix, vingt fois supérieur n'arrivait souvent à aucun résultat.

Ainsi : au Bourget le 21 décembre, à Villiers le 30 novembre et le 2 décembre, au combat du Mont-Valérien le 19 janvier, à Beaume-la-Rolande le 28 novembre et à Bazoches-les-Hautes le 2 décembre.

Toutes ces attaques étaient des offensives directes en ordre déployé ou plutôt en ordre irrégulier, sur des positions découvertes, contre des tranchées ou des murs défendus par l'ennemi.

Au lieu de tenir ferme sur le front et d'opérer sur les flancs du côté où la supériorité du nombre promettait la victoire, ce ne fut qu'une suite d'attaques, qui firent chaque fois de nombreuses victimes.

A Villiers, le 30 novembre, il y avait deux plateaux, 600 pas des murs de jardin, occupés par deux bataillons wurtembergeois ; on les prit et on les garnit de mitrailleuses, pendant que trois brigades françaises se trouvaient derrière. Au lieu de faire, couverts par les hauteurs, un mouvement de flanc, pour séparer Villiers de Noisy et s'avancer sur un terrain depuis longtemps mais non suffisamment fortifié, contre l'endroit appelé Tilliers, il n'y eut que des attaques continuelles contre les murs de jardin, dont les défenseurs résistèrent toute la journée.

La même chose arriva aux murs de jardins de la Bergerie, non loin des retranchements de Montretout, au-dessus de Saint-Cloud, le 19 janvier.

Je suis arrivé, en discutant toutes ces considérations, à être complètement persuadé que l'attaque à la baïonnette est seulement praticable avec un grand élan pour des détachements faibles ou déployés ; autrement il faut toujours employer l'offensive par les feux.

Le principe, qu'on ne doit chercher la décision que dans l'offensive et que la défensive ne peut être considérée que comme une préparation à l'offensive, ne se trouve ainsi nullement altéré ; il ne peut être ruiné surtout par aucun changement dans l'armement.

Depuis l'introduction du fusil se chargeant par la culasse, l'effet des feux, aussi bien dans la défensive que dans l'offensive a atteint un tel degré de puissance, que l'attaque à la baïonnette, dont l'action est restée la même, ne peut plus être employée contre eux.

La tactique des Français, dans la guerre qui vient de finir, nous donne la preuve, par l'insuccès de leurs nombreuses charges à la baïonnette, que l'offensive directe contre le nouveau fusil bien employé reste sans effet ; par contre la tactique prussienne nous montre que, par un habile emploi du fusil se chargeant par la culasse, l'offensive par les feux est un mode d'attaque auquel la défensive ne peut que momentanément résister quand un terrain découvert ne place pas l'agresseur dans une position par trop désavantageuse.

Tant que l'usage du fusil se chargeant par la bouche ne permet pas au fantassin le maniement vif et rapide de son arme d'ailleurs excellente, cette arme resta seulement défensive. Son emploi dans l'offensive était si difficile, que, pour le succès d'un combat par les feux, il valait mieux des troupes bien dressées qu'une grande masse d'infanterie.

D'ailleurs, on peut maintenant comparer.

L'attaque par les feux, avec le fusil se chargeant par la culasse, ne rencontre plus d'obstacle devant elle.

Le plus grand mérite des généraux prussiens est assurément d'avoir réuni avec une précision aussi extraordinaire des grandes masses au point décisif et de s'être ainsi trouvés partout où il était nécessaire supérieurs à l'ennemi. Il ne faut pas moins louer la tactique prussienne de n'avoir prodigué les grandes réserves qu'elle avait en main que dans les cas exceptionnels, dans des attaques en masse, en tâchant de soutenir la lutte avec les seules forces engagées.

Les Prussiens, et nous sommes je crois entièrement de leur avis, attachent une importance capitale à l'habile direction de l'offensive par les feux. Ils ont combattu avec un succès tel qu'ils ne pouvaient rien espérer de plus brillant.

Les Prussiens, pendant de longues années, n'ont ménagé ni l'argent ni la peine, pour apprendre à fond à toute leur infanterie les différents modes de combat par les feux.

Ce fut le triomphe d'une instruction sérieuse et intelligente, qui, dans un but toujours pratique, n'épargna ni temps ni travail, ni forces, ni patience, d'être arrivée à donner aux soldats une éducation guerrière.

L'habitude et l'habileté des marches, le sang-froid dans les feux et par suite une plus grande adresse, l'individualité et la confiance qui en résultent, telles sont les qualités, avec lesquelles l'infanterie prusso-allemande, dès les premiers combats, a tenu tête aux Français, puis brisé leur résistance, et les a si bien ruinés, que des anciennes troupes françaises il ne reste plus que des débris inutiles, et jamais au monde armée n'a été si complètement abîmée et détruite que l'armée française dans la dernière campagne.

Jetons un regard sur les innovations concernant l'infanterie, que les enseignements de la campagne viennent de faire naître.

Le nombre n'en est pas grand, et nous n'aurons que peu de changements à faire dans les ordonnances, pour élever les exercices de l'infanterie à un point qui réponde complètement à ce que peuvent réclamer les circonstances.

Pour augmenter l'aptitude à la marche, l'adoption des bottes et de marmites à deux portions pour chaque homme serait absolument nécessaire. Ces deux demandes sont déjà prises en considération par le ministre de la guerre, et la prompte distribution aux troupes de ces moyens essentiels de *réquisition* et de facilité pour la marche serait très désirable.

Pour accroître l'adresse du tireur, il faut dans l'instruction du tir, telle qu'elle existe maintenant, adopter quelques modifications essentielles, pour habituer le soldat à tirer dans la campagne plutôt qu'à la cible. Il est aussi nécessaire, pour donner une instruction complète sur les feux de salve et relever par là la justesse des coups, ainsi que l'habileté à atteindre le but, que chaque jour le soldat d'infanterie s'occupe de cet exercice important. De même, viser et faire feu sur des objets mobiles doit être l'objet d'exercices pendant les marches.

Pour augmenter l'individualité et l'ordre dans le tir, il faut, outre l'exécution incessante des dispositions déjà contenues dans le règlement d'instruction, exercer les soldats aux rassemblements et aux déploiements d'une manière plus déliée que les règlements ne nous l'indiquent aujourd'hui.

Le commandant de compagnie prussien peut, même sur le terrain le plus couvert, faire sans inquiétude pivoter ou déployer un détachement. Il sait qu'un mot de lui, transmis de groupe en groupe, suffit pour transporter ses hommes réunis partout où il veut.

Chez nous on confond toujours rassemblement avec ralliement. Le rassemblement offensif en avant ou sur les flancs n'est pas encore bien compris et exécuté.

Les instructions manquent encore à cet égard de la précision nécessaire.

Il faudrait, en tenant compte de ces idées, donner une instruction détaillée sur le combat à faible distance en terrain couvert et découvert; elle rendrait complètement superflu le rapport que je viens de faire.

Enfin de nombreux et puissants motifs plaident en faveur de la formation de la compagnie sur trois rangs, dont l'un est composé des meilleurs tireurs.

Les changements dans le règlement d'instruction et d'exercice, ainsi convenus, seront facilement réalisables et d'autant plus à désirer, que la simplification du carré sera étroitement liée avec eux.

Mais le point capital est l'instruction de détail de l'homme isolé. Se sentir indépendant, être convaincu de sa force et de son habileté, ne pas attendre avec inquiétude l'impulsion d'en haut, mais agir lorsqu'il le faut, sont les premières leçons qu'il faut donner au soldat.

Le soldat doit avoir aussi pleine confiance dans la direction de ses chefs, et savoir obéir sans restriction. C'est en cela que consiste la vraie discipline, et non dans une obéissance aveugle, passive et à contre-cœur, qui, sans la confiance, cesse d'exister lorsqu'elle est le plus nécessaire, au moment décisif.

Nous trouvons ces qualités dans l'armée prusso-allemande; elles y sont à un degré, que n'a peut-être atteint et n'atteint aujourd'hui aucune autre armée.

Chacun de ses membres s'efforce de remplir le cadre de ses obligations en toute conscience et avec zèle, et cherche sa récompense dans la satisfaction du devoir accompli.

Le ressort puissant, qui a rendu si grande l'armée prussienne, est *le sentiment du devoir*.

(Reproduit du *Bulletin de la Société des officiers français*; traduction de M. Conchard-Vermeil, lieutenant au 13<sup>e</sup> régiment provisoire.)

---

—o—o—o—

### BIBLIOGRAPHIE.

*De la philosophie de la guerre*, par Alexandre Ballanti.

Cet ouvrage est divisé en deux parties principales. Dans la première, l'auteur embrasse d'un coup d'œil rapide toutes les guerres qui se sont produites depuis que le monde existe; il ne se contente pas d'examiner les faits, mais il en expose les causes et les conséquences.

La seconde partie renferme des considérations générales sur le rôle politique des Etats, sur leurs forces, les armées permanentes, la discipline, l'éducation des armées, etc. Elle se termine par des dissertations sur les diverses causes pour lesquelles les guerres sont entreprises.